

Game Girls

d'Alina Skrzyszewska

France, Allemagne, États-Unis, 2018. Documentaire. 1h30.

Sortie le 21 novembre.

Game Girls joue d'abord des frontières poreuses entre documentaire et fiction. À l'origine du film d'Alina Skrzyszewska, se trouve une série d'ateliers d'expression artistique destinés aux femmes de Skid Row (un quartier de Los Angeles communément surnommé « capitale des sans-abris ») où celles-ci peuvent, au moyen de différents jeux, formuler à tour de rôle leurs détresses, désirs et ambitions. La force de *Game Girls* est d'avoir étendu le jeu hors des limites de l'atelier, dans les rues mêmes de Skid Row. Teri et Tiahna y jouent des scènes qu'elles ont écrites au cours de l'atelier à partir de leurs propres expériences. Cela donne lieu à des scènes assez simples mais surprenantes, comme l'éclatement émotionnel provoqué chez Teri par une gamelle de lait renversée malencontreusement par Tiahna alors que celle-ci nourrissait son petit chien. Si on est tenté de rire d'un certain ridicule de la situation, incarnée par ce couple démesuré aux allures de Laurel et Hardy—Teri menue et pas très grande, Tiahna plutôt massive—, ce rire est aussitôt balancé par l'angoisse qui sourd du discours et de l'attitude de Teri. Car ce qui se joue ici, c'est aussi le désir de quitter un territoire et de s'arracher à un déterminisme implacable, désir que la présence de la caméra paraît catalyser. Alina Skrzyszewska prend soin de suivre ces deux femmes à juste distance : suffisamment proche pour permettre une intimité rare dans cet univers abrupt de la rue, tout en conservant l'espace nécessaire à chaque plan pour ne pas enfermer ces personnages dans le flou d'une longue focale suffocante.

Paola Raiman

PREMIERE

PREMIERE ★★★★★

par Perrine Quennesson

Elle hurle dans la rue. Termine ses phrases d'un « bitch » de ponctuation. Teri s'apprête à aller chercher sa bien-aimée Tiahna qui sort de prison. Les deux amoureuses sont au coeur de *Game Girls*, deuxième film de la documentariste polonaise Alina Skrzyszewska. Elle y explore une nouvelle fois le quartier de Skid Row à Los Angeles, qui concentre la plus grande population sans domicile fixe des Etats-Unis. Par le biais de ses héroïnes, opposées et délirantes, qui font du film un récit décousu mais intense, la réalisatrice montre le poison de la privation et de la pauvreté sur la psyché. Et, parallèlement, dépeint, à la bonne distance, l'inexorable tourbillon qui pousse des femmes malmenées par la vie à se laisser glisser dans ce lieu de perdition où malgré la misère, l'entraide agit comme un pansement.

TROIS COULEURS



GAME GIRLS

L'impulsive et grandiloquente Teri et son amoureuse plus terre à terre Tiahna cherchent à survivre à Skid Row, quartier le plus défavorisé de L.A. Des rues aux administrations et centres d'aide, la caméra suit Teri dans sa volonté acharnée de changer de vie malgré ses humeurs chaotiques, dans ce documentaire tendre sur un milieu qui ne l'est jamais. ● T.Z.

⌚ d'Alina Skrzyszewska (Vendredi, 1 h 30)

Sortie le 21 novembre

GAME GIRLS

ALINA SKRZESZEWSKA



A Los Angeles, le quartier de Skid Row est considéré comme « *le pire endroit des Etats-Unis* », rappelle la réalisatrice Alina Skrzyszewska. Parmi une population vulnérable (sans-abri, toxicos, ex-taulards, femmes battues...), Teri et Tiahna tentent de survivre dans un climat de violence, de folie et de défonce permanentes. En couple, les deux amies se soutiennent et font appel aux services sociaux pour trouver un appartement et échapper à l'enfer de la rue. Leur parcours prend un sens nouveau lorsqu'elles participent à des ateliers thérapeutiques, les Game Girls, réservés aux femmes. Filmées au plus près, Teri et Tiahna y évoquent leurs traumatismes et leurs espoirs.

Un film coup de poing, cru, dur, égayé ici par un mariage, là par une virée à Las Vegas, et porté par la force de l'amour entre deux écorchées vives.

– **Emmanuelle Skyvington**

| Documentaire franco-allemand (1h25).

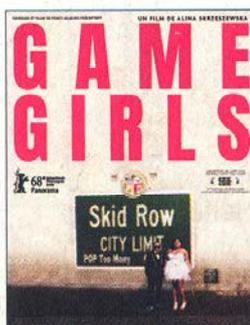
l'Humanité

DIMANCHE

« GAME GIRLS » PARCOURS DE COMBATTANTES

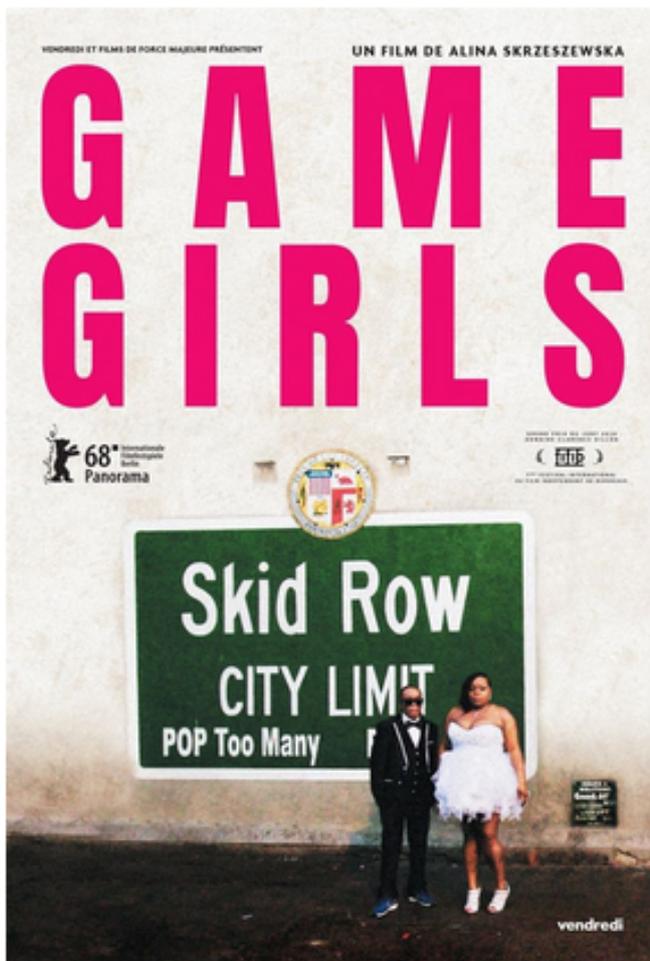
Vêtue d'un bermuda large dont la ceinture lui arrive au milieu du postérieur, une femme défie les passants, assure être prête à la bagarre. Dans la nuit, elle arpente le bitume de Skid Row, un quartier de Los Angeles réputé abriter la plus grande communauté de sans-abri des États-Unis. Pour survivre à la violence ambiante, Teri a donc choisi de jouer les bonshommes. Pauvre, Noire et lesbienne, elle ne possède pas les meilleures cartes pour échapper à la précarité. Pourtant, avec Tiahna, sa compagne, elle a décidé de sortir d'une spirale de l'échec. Entre chronique sociale et romance complexe, la documentariste polonaise Alina Skrzyszewska suit le parcours de ces deux héroïnes. C'est dans un atelier d'expression artistique que la cinéaste a rencontré Teri. Son projet de récit choral s'est mué en portrait de couple. Il lui permet de donner un visage et une voix aux habitants de ce quartier, où elle a vécu au milieu des années 2000. Les séances de thérapie collective, les rendez-vous avec les travailleurs sociaux, mais aussi le fantôme de l'univers carcéral, la consommation de drogue, les errances nocturnes rythment le quotidien. Au final, ce beau parcours de combattantes mené à quelques encablures d'Hollywood apparaît comme le contrepoint au storytelling de la plus grande fabrique à rêves du monde. M. M.

« GAME GIRLS », D'ALINA SKRZYSZEWSKA, FRANCE, 1 H 25.



L'OBS

♥♥ *"Game Girls"*, par Alina Skrzyszewska. Documentaire américain (1h25).



Les tribulations de deux lesbiennes noires dans les bas-quartiers de LA. L'une est un peu folle, l'autre sort de prison (elle a dealé), et leur vie est très dure. Teri et Tiahna doivent se battre contre les agresseurs, mais aussi contre elles-mêmes, et, tandis qu'elles tentent de recevoir des aides de l'Etat, elles essaient de s'en sortir par tous les moyens. Alina S. les suit avec sa caméra, avec une indiscretion parfois discutable (faut-il montrer les scènes de ménage ?), mais réussit à créer une atmosphère de sympathie

émouvante, dans un milieu de misère. Que vont devenir Teri et Tiahna ? On ne sait pas, mais elles sont inoubliables.

François Forestier

Le Canard enchaîné

Game Girls

La vie de couple houleuse de deux femmes noires à Skid Row, l'un des ghettos les plus pauvres de Los Angeles.

Ce documentaire dans un noir et blanc soigné de la Germano-Polonaise Alina Skrzyszewska dépeint, sans fard mais avec bienveillance, le quotidien de deux filles de la rue. Contraintes de hurler de rage – ou de rire – pour survivre. – **D. F.**





Teri et Tiahna

Quand on n'a que l'amour...

CINÉMA

Dans *Game Girls*, Alina Skrzyszewska montre la vie chaotique d'un couple de femmes dans un quartier déshérité de Los Angeles.

Christophe Kantcheff

Game Girls nous emmène dans le pays de Trump, d'Obama et du rêve américain. Des noms et des mots dont il ne sera pas question dans ce film : les protagonistes ont d'autres chats à fouetter. Teri et Tiahna habitent à Skid Row, un quartier de Los Angeles. « Habiter » est beaucoup dire. Skid Row est connu pour être la capitale des *homeless* aux États-Unis. On y survit dans la misère, la violence et les odeurs pestilentielles. Un lieu qui concentre des Noirs, des pauvres, des trans, des junkies, des alcooliques, des psychotiques, toute une population fragile et reléguée qui, sans être dénuée de solidarités, est désunie. Au moins, Skid Row étant le royaume des marginaux, Teri et Tiahna ne semblent pas y être ennuyées en tant que lesbiennes formant un couple.

Au cours du tournage, Alina Skrzyszewska, dont c'est ici le troisième documentaire, a tout de même pu filmer une manifestation organisée par les habitants. « La

ville de Los Angeles est responsable de la pauvreté qui l'envahit », y entend-on. Les violences policières, meurtrières comme on le sait, y sont dénoncées en des termes inouïs : « *Les flics sont des terroristes de l'intérieur.* » Tandis que les manifestants, quelle que soit leur couleur de peau, reprennent en chantant ce slogan des Black Lives Matter : « *La vie des Noirs compte !* »

Voilà pour le contexte, parfaitement posé, et qui transparaît à chaque plan, sans misérabilisme appuyé. Il faut dire que la cinéaste n'a pas une position d'étrangère vis-à-vis de ce quartier. Elle y a vécu pendant un an quand elle était adolescente et y a déjà tourné son premier long-métrage, *Songs from the Nickel* (2010).

Les deux personnages qu'elle a décidé de suivre sont donc Teri et Tiahna. Au début du film, la première attend la seconde, sur le point de sortir de prison. On comprend rapidement que Tiahna est une dealeuse. C'est elle qui fait vivre le couple : Teri

a des problèmes psychiques qui la handicapent dans tout ce qu'elle pourrait entreprendre. Ils la rendent par moment incontrôlable, comme dans la première séquence, où elle explose d'agressivité dans la rue. Et pèsent sur leur vie de couple, qui, *a contrario*, connaît aussi l'humour et la tendresse. Et la séduction, comme en ce jour de cérémonie de rue pour la Saint-Valentin, où Teri et Tiahna ont déboursé quelque argent pour des habits d'apparat.

C'est leur amour qui constitue la colonne vertébrale de *Game Girls*. Un amour forcément chaotique, mais qui permet de vivre, de respirer, de réfléchir aussi. Teri, se faisant coiffer par une amie trans, s'interroge sur les éléments qui font obstacle à son couple. Ce qui les amène toutes deux à une forme d'introspection, où l'amie coiffeuse finit par prononcer ces mots expliquant pourquoi la rue a fini par être leur univers : « *Je ne dis pas que nos parents ne nous aiment pas, mais on va là où on nous accepte.* »

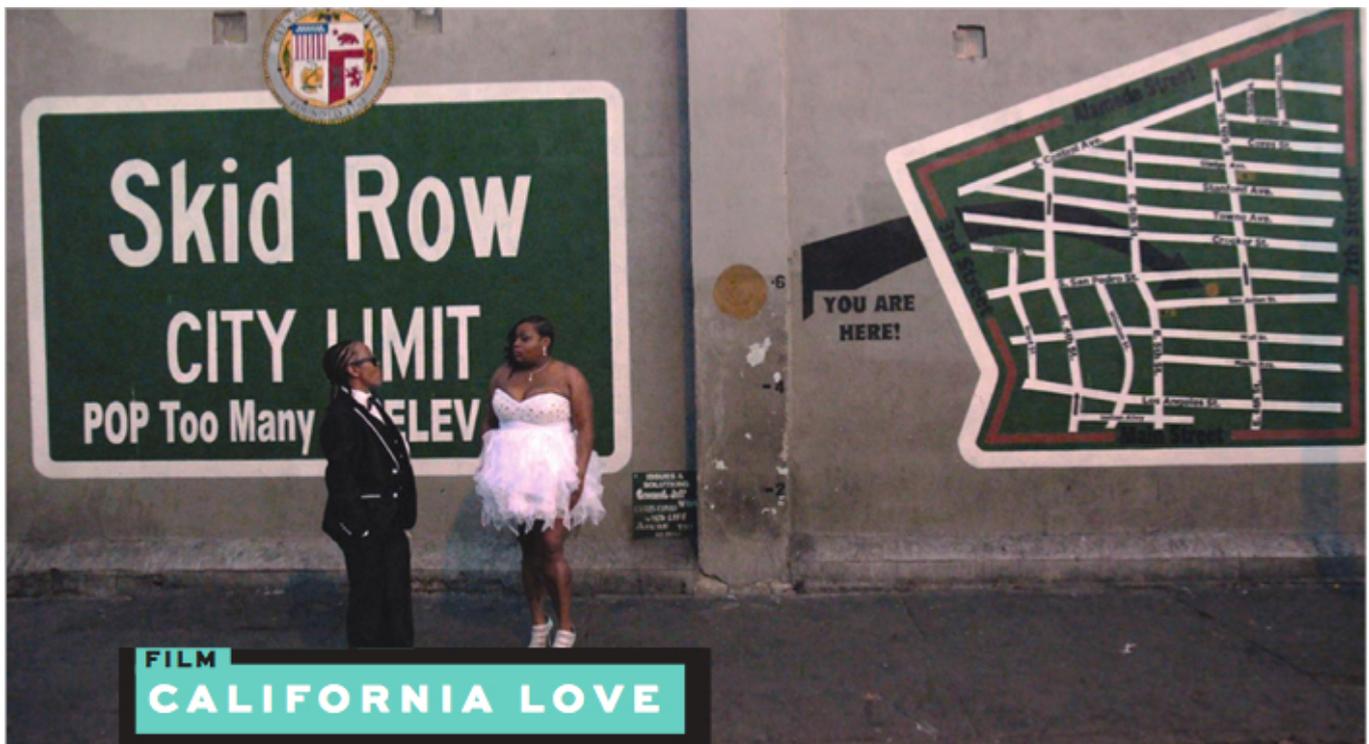
C'est l'amour qui pousse Teri et Tiahna à vouloir s'en sortir, c'est-à-dire en premier lieu à partir vivre ailleurs. Elles font des démarches, notamment auprès des services sociaux, dont un employé les reçoit, compréhensif mais impuissant en raison de la suppression de certaines aides. Il n'empêche qu'elles réussissent à déménager.

Teri et Tiahna ont une telle confiance à l'égard de la cinéaste qu'elles se laissent filmer lors de disputes qui peuvent se transformer en pugilat. Alina Skrzyszewska porte sur elles un regard empathique, jamais en surplomb, mettant en valeur leur vitalité et leur beauté. Les séances d'« *expressive art* » avec une thérapeute auxquelles participent les deux femmes témoignent aussi de cette confiance et apportent au film une dimension métaphorique et visuelle d'une grande force : les participantes s'y projettent sous la forme de figurines ; Teri a choisi de se représenter en scorpion...

À la fin de *Game Girls*, c'est Tiahna qui attend Teri à la porte de la même prison où elle était incarcérée. Comme si une boucle cruelle était bouclée. Pourtant, sans mièvrerie, le film suggère que tant qu'il y a de l'amour, il y a de l'espoir, malgré les règles du jeu tragique que Skid Row impose. ■

Game Girls, Alina Skrzyszewska, 1h 25.

STYLIST



FILM CALIFORNIA LOVE

Deux cœurs purs qui brûlent en plein dans la misère L.A. : comme si la région avait besoin d'un incendie de plus.

Poche de misère greffée au city center de L.A., le quartier de Skid Row assume un statut peu flatteur : celui de capitale américaine des sans-abri. Un territoire de damnation plongé dans un quotidien de drogue et de détresse sociale, où une population afro-américaine à l'agonie est tenue à la frontière des vivants par une vitre invisible. En cette période de triomphalisme wasp, *Game Girls* a le mérite de rappeler le degré de délabrement et de résignation de ces twilight zones urbaines, animées par la course ininterrompue au logement décent, aux aides

sociales et aux besoins de première nécessité. Mais le docu vaut davantage que cette radiographie de l'inframonde zombifié de l'Amérique des sunlights. Le précis de survie en milieu marginal est ainsi agité à sa surface par **deux ouragans de rage, Teri et Tihana, dont le film ausculte au plus près l'amour têtu et brutal**, entre engueulades dévastatrices, thérapie de groupe et aller-retour au mitard. Une sorte de pendant lesbien et West Coast au *Mad Love in New York* des frères Safdie : hémorragie affective, dope à tous les étages, et un cinéma indé U.S. qui ne renaît jamais aussi puissamment que quand il sublime la crasse. L.B. **Game Girls d'Alina Skrzyszewska, durée : 1 h 25.**

Le Monde

Culture



« Game Girls » : les amoureuses de Skid Row

Festival du documentaire : l'irrationnel, star d'Amsterdam

Théâtre : Frédéric Leidgens, poète de la scène

Chanson : Miossec entre les synthés et l'appel du large

Exposition : l'homme derrière le musée moderne

Musique : la mort de Patrick Mathé, patron du label New Rose

Quand Carlos Ghosn était un héros de manga

« Fish good movie »

Dans son long-métrage documentaire, Leonor Teles raconte le quotidien d'un pêcheur portugais

TERRA FRANCA

Comment faire du quotidien fragile d'un pêcheur portugais un *feel good movie*? Un spectateur qui débarquerait en salle sans savoir que *Terra Franca* est un documentaire n'y verrait que du feu. Ce qu'il ou elle voit, c'est un récit longuement mitonné avec une belle image, et des dialogues bien sentis. A ce titre, le premier long-métrage de Leonor Teles est presque un modèle de déconstruction du réel : plongée pendant plus d'un an dans la vraie vie d'Albertino et de sa femme, Dalia, à la veille du mariage de leur fille aînée, la réalisatrice portugaise en a tiré une histoire sensible, drôle, poignante.

Mais *Terra Franca* est bien plus qu'un film divertissant. Il est frappant de voir comment cette jeune cinéaste et chef-opératrice nous donne à suivre un « feuilleton » alors que la parole a jailli des repas familiaux. Rien ne relève du décor : tout est vrai, la maison, la table à manger, le bateau d'Albertino, le bar que tient Dalia... Leonor Teles connaît bien la tribu pour avoir grandi sur les mêmes terres, à Vila Franca.

Un mot sur sa (courte) biographie : âgée de 26 ans, Leonor Teles voulait devenir pilote d'avion, mais son goût pour la photographie l'a transportée à l'École supérieure de théâtre et cinéma de Lisbonne. En 2016, *Balada de um Batraquio* a gagné l'Ours d'or du meilleur court-métrage à la Berlinale. En 2018, *Terra Franca* a obtenu le Prix de la Scam (Société civile des auteurs multimédia) au Cinéma du réel, à Paris.

Derrière sa caméra, Leonor Teles raconte comment Albertino et Dalia ont pu traverser ensemble toutes ces années, surmonter leurs difficultés : en creux, le film fait écho au documentaire de Claire Simon *Premières solitudes*, en salle actuelle-

ment, où des lycéens (à peine moins âgés que Leonor Teles) se disent marqués par la fragilité du lien amoureux et par les ruptures des parents. *Terra Franca* est le diaporama de toute une vie, comme une musique peut déclencher une avalanche de souvenirs. Il ne faut pas rater le générique de fin, et son montage de photos d'Albertino et Dalia depuis leur rencontre.

Comme un cow-boy

Pour construire son propre « album », la réalisatrice a choisi l'immersion. Elle est partie en mer avec Albertino pour observer ses gestes et la couleur du ciel au petit matin. Albertino a une gueule de cinéma. Leonor Teles le filme comme un cow-boy, le regard au loin, inquiet et conscient de la disparition prochaine de son métier, dans des plans magnifiques. Dans la maison, la réalisatrice n'a commencé à filmer que lorsque, connaissant bien les habitudes des uns et des autres, elle était sûre de savoir où placer la caméra. Elle n'avait pas besoin d'écrire de dialogues : la petite famille a mis l'ambiance avec ses propres mots, la perspective du mariage faisant resurgir les micro-événements qui marquent une vie. Le mariage sera un *lovely day*, comme dans le tube de Bill Withers, inclus dans la bande-son.

Aurait-elle voulu tourner une fiction que la jeune cinéaste n'en avait pas les moyens. C'est aussi un trait du cinéma portugais de ne pas se soucier du genre filmique. Leonor Teles a bien demandé de temps à autre à ses « personnages » de refaire des prises, signe que ces derniers sont devenus au fil des mois un peu comédiens. Et preuve que Leonor Teles n'est pas totalement dans la pureté documentaire. ■

CL. F.

Documentaire portugais de Leonor Teles (1h 22).

Un regard contemplatif sur les Iakoutes

Milko Lazarov filme en terre sibérienne, sous la forme d'un documentaire joué, un monde en voie de disparition

AGA

■●○○

Bientôt cent ans après le triomphe de *Nanouk l'Esquimau*, documentaire réalisé en 1922 auprès et avec des Inuits par l'Américain Robert Flaherty, le Bulgare Milko Lazarov imagine, en terre sibérienne, cette fois chez les Iakoutes, une sorte de suite-hommage à cet ancêtre du document filmé. Dans le même esprit du documentaire joué et de la célébration d'un monde en péril, Lazarov confie à des amateurs et des professionnels le soin d'interpréter cette fiction minimaliste et laconique, filmée en trente-cinq millimètres dans la somptueuse blancheur du Grand Nord.

Au premier chef, Nanouk et Sedna, vieux couple de pêcheurs vivant avec leur chien dans une yourte, d'autant plus isolés que les enfants les ont quittés. Mais Nanouk se fait vieux, et la subsistance est difficile. Le fils passe en coup de vent, la fille est plus loin, travaillant dans une mine de diamant à ciel ouvert, ce que son père ne lui a jamais pardonné. La symphonie des blancs mêlant la terre

et les cieux, les cadres résolument fixes et frontaux, la rareté de la parole, les légendes racontées, le son de la guimbarde, participent d'une exaltation du monde primitif dont chaque incursion du monde moderne (motoneige, tache noire, avions dans le ciel) semble sonner le glas.

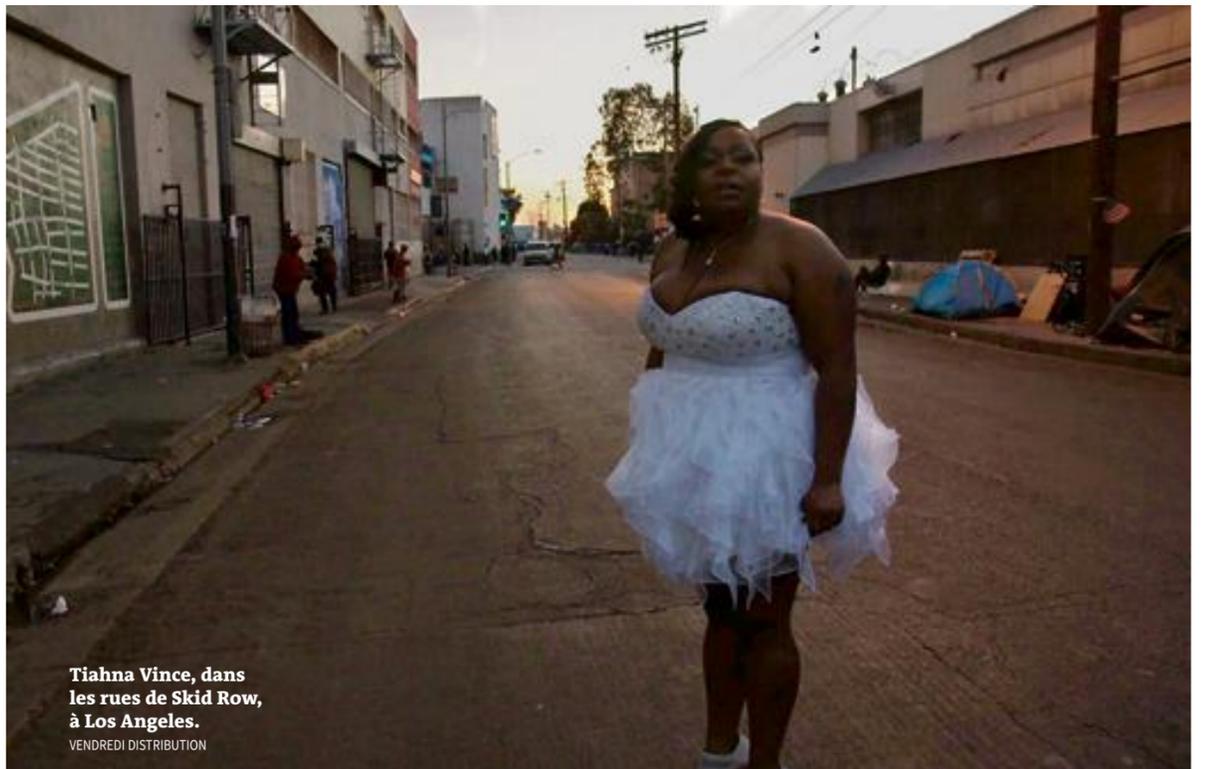
Tel est d'ailleurs l'enjeu fictionnel du film, qui voit le père s'extirper de sa solitude et se mettre lentement en marche pour tenter de rejoindre la fille qu'il avait bannie. D'une indéniable beauté plastique, *AGA* n'en demeure pas moins limité par son parti pris ultracontemplatif et son refus de la trivialité, qui transforment ses personnages en pures icônes. Le souvenir du si vivant *Dersou Ouzala* (1975), d'Akira Kurosawa, ou le travail plus ethnographique, mais formidablement inventif, d'Anastasia Lapsui et Markku Lehmuskallio chez les Nenets (*Sept chants de la toundra*, 2001) s'imposent ici à la mémoire. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film bulgare de Milko Lazarov. Avec Mikhail Apramisov, Feodosia Ivanova, Galina Tikhonova (1h 37).

Les amoureuses de Skid Row

Un documentaire fascinant suit deux femmes sans abri à Los Angeles



Tiahna Vince, dans les rues de Skid Row, à Los Angeles. VENDREDI DISTRIBUTION

GAME GIRLS

■●○○

Los Angeles, les *homeless* finissent par trouver refuge à Skid Row, le quartier pauvre et déglingué du centre-ville. C'est le dernier endroit où l'on accepte les plus marginaux des exclus. Et la rue est un personnage à part entière, comme Brooklyn l'était dans *Brooklyn Boogie* (1995), le film de Paul Auster et Wayne Wang. Skid Row est le témoin silencieux de l'histoire de Teri Rogers et Tiahna Vince, deux jeunes femmes noires qui se cognent à l'air libre quand elles ne sont pas en détention. Elles sont les *Game Girls* du documentaire fascinant de la cinéaste d'origine polonaise Alina Skrzyszewska. Sélectionné à la Berlinale (section Panorama), le film a obtenu le Grand Prix au Festival international du film indépendant de Bordeaux.

Game Girls ne nous fait pas renifler la misère, mais plonge dans le microcosme de Skid Row et le quotidien de ses « habitants ». « Pour quoi les Noirs font-ils des cauchemars? Parce que le dernier Noir à avoir rêvé s'est fait descendre », balance une vieille femme à qui veut l'entendre, dans un clin d'œil au « *I have a dream* » de Martin Luther King, assassiné en 1968. Rien de bien nouveau cinquante ans plus tard : le quartier est régulièrement bouclé par la police, les militants antiracistes défilent. Avec une sobriété radicale, Alina Skrzyszewska filme Skid Row en mettant la violence quotidienne presque au second plan, comme un décor, une donnée connue. La cinéaste creuse la politique intime, les trajectoires enfouies derrière les stratégies de survie.

Alina Skrzyszewska a choisi de mettre au cœur du film la parole, qui n'est autre que le rythme de Skid Row. Elle a d'ailleurs mûri son projet en animant des ateliers avec des femmes. C'est ainsi qu'elle a rencontré Teri, qui aimait visiblement se raconter. Ce personnage volontaire et fragile, qui souffre de problèmes psychologiques, a fini par devenir central dans le dispositif du film, aux côtés de sa copine Tiahna, laquelle a grandi entre un père proxénète et une mère prostituée. Dans l'une des scènes les plus fortes – et drôles – de *Game Girls*, la réalisatrice semble tester la fonction cathartique de la parole – même lorsque deux personnes ne semblent pas s'écouter. Teri discute avec un ami coiffeur qui lui refait ses tresses. Tan-

dis qu'elle lui explique ses soucis avec Tiahna, il lui répond que sa vie est compliquée avec son mec. Deux récits parallèles, presque absurdes, se tissent sous nos yeux. Et pourtant, chacun semble tirer du réconfort dans le récit de l'autre.

Esthétique « cartoon »

L'autre choix passionnant de la cinéaste et directrice de la photographie du film est de mettre en scène la disparition de la frontière entre le dehors et le dedans. Car « sortir » ne veut plus rien dire quand on n'a pas de toit. Le film s'ouvre sur un étrange « intérieur nuit » ou « extérieur nuit », comme on voudra, où Teri fait les cent pas dans la rue, insultant tout le monde sur son passage, hurlant à la mort. Bientôt, elle va retrouver son amoureuse,

La cinéaste creuse la politique intime, les trajectoires enfouies derrière les stratégies de survie

qui sort de prison. « Tu vas arrêter tes conneries, trouver un travail? », lui dit-elle dans le creux de l'oreille.

Dans ce film où les tentes des sans-abri tapissent et colorent les murs délabrés, on ne sait pas vraiment où se réfugient Teri et Tiahna – sans doute dans la voiture sur le parking. La réalisatrice ne donne pas de détails, mais mon-

tre, dans le chaos de Skid Row, une histoire d'amour. Dans le couple, Teri est celle qui – en apparence – tient la route et souhaite se sortir de là. Ses yeux lorgnent les tours voisines du quartier d'affaires qui en deviendraient presque des châteaux. Alina Skrzyszewska joue sur le conte de fées et l'esthétique *cartoon* : si le loup amoureux de Tex Avery a des cœurs à la place des yeux, Teri, elle, a des intérieurs d'appartements qui se reflètent sur ses lunettes lorsqu'elle consulte les annonces de logements sociaux sur son téléphone portable. Bientôt, Tiahna sera sa Cendrillon. ■

CLARISSE FABRE

Documentaire franco-germano-américain d'Alina Skrzyszewska (1h 25).

« Je ne voulais montrer ces femmes ni comme des victimes ni dans leur excentricité »

LA RÉALISATRICE Alina Skrzyszewska connaît bien Skid Row, « la cité des anges déchus », ainsi que l'on nomme ce quartier très pauvre de Los Angeles. Elle y a vécu de 2006 à 2008, dans un vieil hôtel délabré. Puis l'a quitté mais en restant très proche de ses habitants. Elle en avait tiré une série de portraits réunis dans un premier long-métrage, *Songs From the Nickel*, sorti en 2010.

Pourquoi êtes-vous retournée à Skid Row pour votre deuxième documentaire ?

Parce que, dans mon premier film, je m'étais essentiellement attachée à mes voisins, et qu'il s'agissait principalement d'hommes. J'ai senti l'envie de faire quelque chose sur les femmes du quartier. Mais cela m'a pris du temps. Car je ne voulais les montrer ni comme des victimes ni dans leur excentricité. Je souhaitais comprendre leur traumatisme. C'est ainsi qu'est née l'idée de création d'un atelier d'expression où j'ai invité les femmes à venir. Teri, le personnage central du film, a été présente dès le début. Puis d'autres sont arrivées. A raison d'une ou deux fois par semaine, les séances menées par un thérapeute se sont déroulées durant près de deux ans.

Comment avez-vous abordé avec elles la question de la présence de la caméra ?

Un des points sur lesquels j'ai été claire dès le début des ateliers, c'est que la caméra était une partie du système que nous allions élaborer. Elle a ainsi été le moyen pour chacun de vivre encore plus intensément le projet. La caméra est devenue une source d'écoute supplémentaire. Au début, d'ailleurs, je n'en avais qu'une. Puis j'en ai ajoutée une seconde pour pouvoir saisir et tirer aussi un portrait du collectif.

Votre film reste cependant très centré sur Teri et Tiahna. Le choix de ces deux femmes s'est-il imposé à vous rapidement ?

Au départ, je ne savais pas où j'allais, je voulais laisser toutes les portes ouvertes. Et surtout rester authentique. Je pensais que je suivrais probablement trois femmes. Puis j'ai réalisé que l'histoire de Teri et de Tiahna était suffisante pour porter celle du film. Que, si j'en ajoutais d'autres, je desservirais le projet.

Estimez-vous qu'en retour ce projet en a été un pour elles ?

Je pense qu'il a répondu pour elles au désir d'être représentées. Pour Teri, en particulier, qui à 16 ans a été rejetée par une mère conservatrice, témoin de Jéhovah et qui n'a pas supporté l'homosexualité de sa fille. Le film a été une reconnaissance. Avoir quelque chose à offrir à sa famille, quelque chose dont elle pouvait être fière et à laquelle elle avait été pleinement associée, a été très important.

A quelle place vous teniez-vous pendant la réalisation ?

Je me suis fondée sur un procédé un peu intuitif, à partir duquel j'ai essayé de trouver une distance adaptée, afin d'être assez proche de l'intime mais pas trop, pour ne pas être intrusive. Il fallait trouver le bon équilibre, être au bon endroit, au bon moment. En fait, je ne décidais pas vraiment, j'étais presque en symbiose avec les situations. Cela venait naturellement, comme un animal, de façon plus physique que mentale.

D'autre part, je savais que je voulais un film plutôt rapide. J'avais pensé à une forme fragmentée, qui puisse rendre compte de tout ce qui se produisait sur place, très vite. C'est au montage que nous avons trouvé le juste équilibre, entre l'émotionnel, le métaphorique et le visuel. Je me suis dit qu'il fallait que je recule pour être plus logique, mais rien n'est logique, en fait. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR VÉRONIQUE CAUHAPÉ

«Game Girls», dans les aléas de Skid Row

Tourné dans le quartier déshérité de Los Angeles, le second documentaire d'Alina Skrzyszewska suit le quotidien d'un couple lesbien qui tente de s'en sortir.

«**S**kid Row est un lieu où les gens sont mutilés, presque morts, créatures rampantes et délaissées.» C'est ainsi que Charles Bukowski, de ses paroles aux émanations de whisky, narrait l'un des quartiers les plus sinistrés de Los Angeles dans *The Best Hotel on Skid Row*, documentaire estampillé HBO, présenté à Cannes en 1990. Vingt-huit ans après, ce même district, comme à jamais condamné à être englué de poussière et de misère, demeure le purgatoire de ceux «*qui ont dû quitter leur maison*» ou «*qui n'en ont jamais vraiment eu*», précise Alina Skrzyszewska. Cette cinéaste polonaise s'est installée, durant quelques années, dans l'écran humide d'un hôtel *flop-house* (un taudis, en somme), biberonnée aux reflux caustiques du célèbre romancier américain, s'approchant pas à pas des traumas d'une population en marge, reniée, esseulée, afin de réaliser en 2010 son premier long métrage docu-



Tiahna Vince. PHOTO VENDREDI DISTRIBUTION

mentaire, intitulé *Songs From the Nickel*. Avec *Game Girls*, son second, elle suit de près, quasi dans un même grand mouvement de caméra à la fois fureteur et attentionné, les errements et les élans exacerbés de Teri et Tiahna, deux amantes qui tentent de s'extirper loin de la colère rousse et des éclats froids de Skid Row. Les problèmes de santé psychologiques jalonnent et complexifient le chemin de croix de Teri : coups de sang, arrestations, recherches constantes d'allocations, de médicaments adaptés et de jobs qui ne durent pas... Mais tout cela ne la dissuade sûrement pas de vouloir s'en tirer. En parlant de Tiahna : «*Elle n'a pas à mettre*

sa vie sur avance rapide pour me rattraper. Mais je n'ai pas non plus à faire retour arrière pour être avec elle.»

C'est en restant la plus fidèle, respectueuse observatrice et capteuse des mouvements du quartier et du couple à contre-courant, qu'Alina Skrzyszewska parvient à laisser affleurer toutes les circonvolutions d'un univers tumultueux. Les tentes jonchent les trottoirs, une camionnette de marchand de glace libère une musique enfantine, comme un ongle brillant qui raye, crissant, le cruel tableau. Aucun besoin de secouer nerveusement ce paysage comme une boule à neige au risque de le réduire à l'état – très douteux – de goodie sensationnaliste pour touristes curieux. Skrzyszewska le sait. Aussi directrice de la photographie, elle cajole les couleurs, les lueurs de la nuit, autorise l'effusion des rêves, des espoirs, des lueurs de portables et des lampadaires usés, se posent près de ces femmes qui, lors de groupes de discussion, quêtent la consolation. La cinéaste leur garde un bout de chemin un peu plus balisé, celui d'un film qui leur donne, le temps d'une séance, au moins un brin de visibilité.

JÉRÉMY PIETTE

GAME GIRLS d'ALINA SKRZYSZEWSKA avec Teri Rogers, Tiahna Vince... 1 h 25.

Game girls, reconstruire des femmes brisées

LIBERATION 26 NOVEMBRE 2018 (MISE À JOUR : 27 NOVEMBRE 2018)



Game Girls Photo : Copyright Vendredi Distribution

Le film-documentaire nous emporte dans le monde chaotique de Teri et Tiahana, un couple lesbien de Skid Row, quartier de Los Angeles connu pour être "la cité des anges déchus". Une histoire d'amour, un mariage pour faire oublier l'espace d'un instant, les violences physiques, structurelles et symboliques que subissent les femmes abandonnées par la mondialisation.

Par **Éférie** *

« Éférie est une poète slameuse, chroniqueuse et productrice de contenus culturels. Depuis mars 2009, sous son label associatif, elle a pris en charge un catalogue d'artistes en coproduisant des disques, des vidéos clips, des spectacles vivants et des projets audiovisuels. Elle a notamment sillonné toute la France pour participer à des tournois de slam dont elle garde une passion pour l'écriture et les arts oratoires. ». contact : eferiea@gmail.com

La cinéaste Alina Skrzyszewska nous emporte dans les tréfonds de Skid Row, quartier populaire de Los Angeles pour suivre Teri et sa petite amie Tiahna, dans une Amérique moderne pendant et après la présidence de Barack Obama. Cette réalisation oscille entre un documentaire et un film, sans concession ni scénario. On y observe les femmes d'une communauté noire qui tentent de se sortir d'une spirale drogue, prostitution et pauvreté. L'histoire est une alternance de plans séquences de rue pour le côté réality show et de séances de thérapie de groupes pour reconstruire ces destins brisés. L'œil de la réalisatrice est sans filtre. Il ne permet ni mensonge ni omission pour une vision de l'humanité crue, telle que l'aurait décrite Charles Bukowski.



Game Girls Photo : Copyright Vendredi Distribution

Au-delà de l'aspect brouillon du film, Alina Skrzyszewska met en scène l'éternelle violence faite aux femmes. La sortie en France le 21 Novembre est un timing parfait avec la journée internationale de lutte contre les violences sexuelles et sexistes du 25 novembre. Dans un monde où l'ouragan #metoo continue de panser ses plaies, les violences restent bien au cœur de la vie des femmes. Je parle ici des violences. La réalisatrice a tenu à nous les présenter sans en omettre aucune. Elle évoque tour à tour la violence physique dans une scène de ménage d'une précision glaciale. Je m'interroge toujours sur son positionnement : était-ce du voyeurisme ou était-ce scénarisé ? Nous avons la violence sexuelle sous-jacente, maintes fois abordée avec la prostitution ou le récit du viol sur un enfant, sans être mise en image. La violence symbolique où le narrateur comprend que pour survivre, il te faut soit être un homme soit dealer de la drogue ou son propre corps. Elle n'oublie pas la violence structurelle avec la recherche désespérée d'un emploi ou d'un logement. Le récit te fait comprendre que tu ne peux avoir l'un sans l'autre et encore plus difficilement quand tu es une femme noire issue d'un ghetto américain.



Game Girls Photo : Copyright Vendredi Distribution

Dans cette accumulation de violences, il existe des portes de sortie, la trame du récit. Les habitants de Skid Row portent fièrement des valeurs solidaires de leur communauté, l'entraide, la bienveillance. Là où l'humanité a presque tout perdu ou rien à perdre, il reste du cœur et de la générosité. Il y a de la débrouille et des thérapies de groupe. Les histoires sont différentes, les destins brisés mais l'envie de s'en sortir et de rebondir vers un re-nouveau, un eldorado non verbalisé. L'art et l'expression deviennent des défouloirs et surtout font naître l'envie d'être comme tout le monde. La scène de mariage nous montre une cérémonie classique ou rien ne transpire de la souffrance et du passif de ses acteurs.

A l'issue de ce film je me pose la question : qu'aurais-je fais différemment ? Comment montrer la souffrance et la violence sans entrer dans le Pathos ? Comment parler de femmes noires, de leur réussites et de leurs échecs sans jugement ni orgueil ?



1H

Les Girls de Skid Row à Los Angeles avec Alina Skrzyszewska

24/11/2018

<https://www.franceculture.fr/emissions/une-vie-dartiste/une-vie-dartiste-du-samedi-24-novembre-2018>

Alina Skrzyszewska, réalisatrice polonaise, filme dans le quartier de Skid Row à L.A., l'histoire d'amour entre Teri et Tiahna. "Game Girls" est sorti le 21 novembre. La réalisatrice française Stéphane Mercurio filme aussi les corps et leurs transformations. CORINE chanteuse disco est en studio.

Il est 23h et on a connu mieux. On peut connaître mieux, on sait que ça existe. Qu'il y a d'autres paysages, d'autres rues, une autre vie possible. Les métamorphoses sont souvent lentes et douloureuses. Mais quand le corps sait qu'il est enfermé, il veut se détacher. Les cinéastes de ce soir filment les métamorphoses, les devenirs, les après, les possibles. Alina Skrzyszewska a vécu seule à Los Angeles pour la première fois à 16 ans. Puis elle y retourne et habite un an à Skid Row, quartier refuge des sans abri, qu'on appelle Cité des anges déçus. C'est là qu'elle tourne *GAME GIRLS*. Entre Teri et Tiahna, il y a de l'amour, du désir, des projets, un mariage, il y a aussi de la violence, parce que la violence touche tout et tout le monde à Skid Row Elle n'épargne personne. En sortant de prison, Tiahna dit à Teri : *ça m'a manqué de pas voir la rue, c'est comme si c'était la première fois*. La rue ça aime, et ça rejette. C'est cruel. Teri elle, veut en changer. Changer de quartier, sortir de la cage. Elle refuse d'aller *en arrière* et ce n'est pas facile d'échapper à son milieu – votre métamorphose on peut vous la refuser. Stéphane Mercurio filme aussi les corps pas habitués à la proximité – des corps qui rêvent de mieux – qui sont dans l'après – qui sont sortis de prison. Qui ne savent pas encore si les sentiments et la confiance, c'est possible. Des corps qui ont changé, qui sont passés d'un genre à un autre. Les métamorphoses sont douloureuses mais elles ont commencé à se raconter, alors elles annulent le retour en arrière, il ne sera plus possible, puisque devant la caméra, le sort a été conjuré.

Alina Skrzyszewska, réalisatrice polonaise : Son film *Game Girls* (en salles le 21 novembre) a été tourné à Los Angeles où la cinéaste vit et travaille depuis 2006 : dans le quartier de Skid Row connu pour être la "capitale des sans-abris des États-Unis", deux femmes noires lesbiennes essaient de quitter le lieu où elles sont arrimées. Teri et Tiahna participent chaque semaine à un atelier d'expression artistique, lieu de réflexion, de rêve et de guérison : un espace depuis lequel se creusent, parmi d'autres femmes, les enjeux de leur présence à elles deux dans Skid Row et les enjeux de leur départ semé d'embûches administratives, économiques et sociales... A travers deux amoureuses, le film est aussi le portrait d'une politique urbaine américaine désastreuse.

Ses propos seront traduits en simultané par Hélène Joguet-Legend



Corine, Alina Skrzyszewska et Stéphane Mercurio

nova

Film Game Girls | Paris

A Skid Row on ne vit pas, on survit.



En 2017, plus de 550.000 américains sont répertoriés comme sans-abri. A elle seule, la Californie recenserait peu ou prou un quart de cette population. Si on rétrécit la loupe sur Los Angeles, ils seraient environ 57.000 à vivre dans la rue. Un quartier de la ville, les concentre plus que les autres : **Skid Row**.

C'est là bas, qu'**Alina Skrzyszewska** a posé sa caméra pendant plusieurs années, pour s'attarder sur une catégorie encore plus défavorisée que les autres : **Teri** et **Tianha** sont donc SDF. Mais aussi femmes. Noires. Lesbiennes. Un cumul – on ne compte même pas les troubles mentaux d'une des deux ou son alcoolisme- qui n'est pas des plus favorables dans l'Amérique de Trump, mais ce n'est pas la démonstration que veut faire **Skrzyszewska**.

Game girls est avant tout une copieuse tranche de vie de ce couple, entre la difficulté d'avoir accès aux diverses aides, scènes de ménages et de réconciliation, mais surtout de solidarité entre âmes sœurs partageant un quotidien de galère. Mieux que des statistiques alarmantes, ce documentaire donne un visage, une incarnation à ces nouveaux damnés de la Terre.

nova

Pas question pour autant de sombrer dans le misérabilisme ou l'angélisme : **Teri** et **Tianha** ne sont jamais montrés ni comme des victimes ni comme des assistées. Pas plus qu'elles ne sont forcément aimables. **Skrzeszewska** les filme autant dans leurs moments d'enthousiasme à chaque micro-victoire remportée auprès des institutions que dans leurs emportements ou leurs épuisements. **Skid row**, entre cour des miracles et zone de semi-guerre urbaine renforçant la sensation de sempiternel parcours du combattant pour ces deux écorchées vives.

Les récurrentes scènes filmées dans un atelier d'aide thérapeutique confirment qu'elles sont loin d'être les seules dans un état de survie mentale comme pécuniaire. **Game Girls** se fait alors un portrait bien plus global que celui de **Teri** et **Tianha** : celui d'un système social et politique en si mauvais état qu'il ne peut qu'engendrer qu'une génération de femmes brisées parce que prisonnières de ses règles.

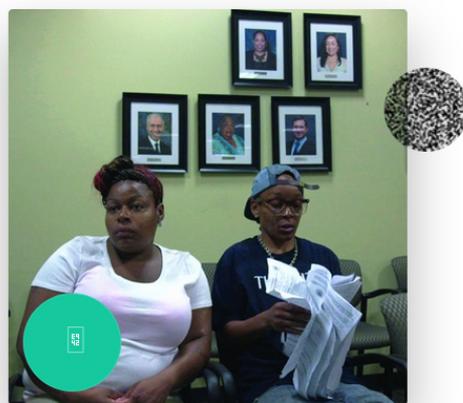
En salles le 21 novembre.

Tentez de gagner des places pour la séance de votre choix en vous rendant sur la [page Nova Aime](#). Une fois le mot de passe en poche jouez juste en dessous !

« Game Girls » d'Alina Skrzeszewska

Comment ça va à Skid Row ? Un documentaire intime sur cette cour des miracles de l'Amérique moderne.

Mardi 20 novembre 2018 · 5:05



Chaque semaine, Alex Masson nous parle d'un film.

En 2017 on recensait environ 550 000 américains comme sans-abri. À elle seule la Californie rassemblerait peu ou prou un quart de cette population. Ils seraient 57 000 à Los Angeles à vivre dans la rue. Un quartier de la ville les concentre beaucoup plus que les autres, c'est Skid Row. C'est là-bas qu'Alina Skrzeszewska a suivi pendant plusieurs mois un couple de femmes dans une galère aussi noire que leur peau.

En salles.



émission du 23 novembre 2018
http://bit.ly/Game_Girls_E_CINEMA
 ("Coup de cœur d'Audrey Pulvar", à partir de 27:08)

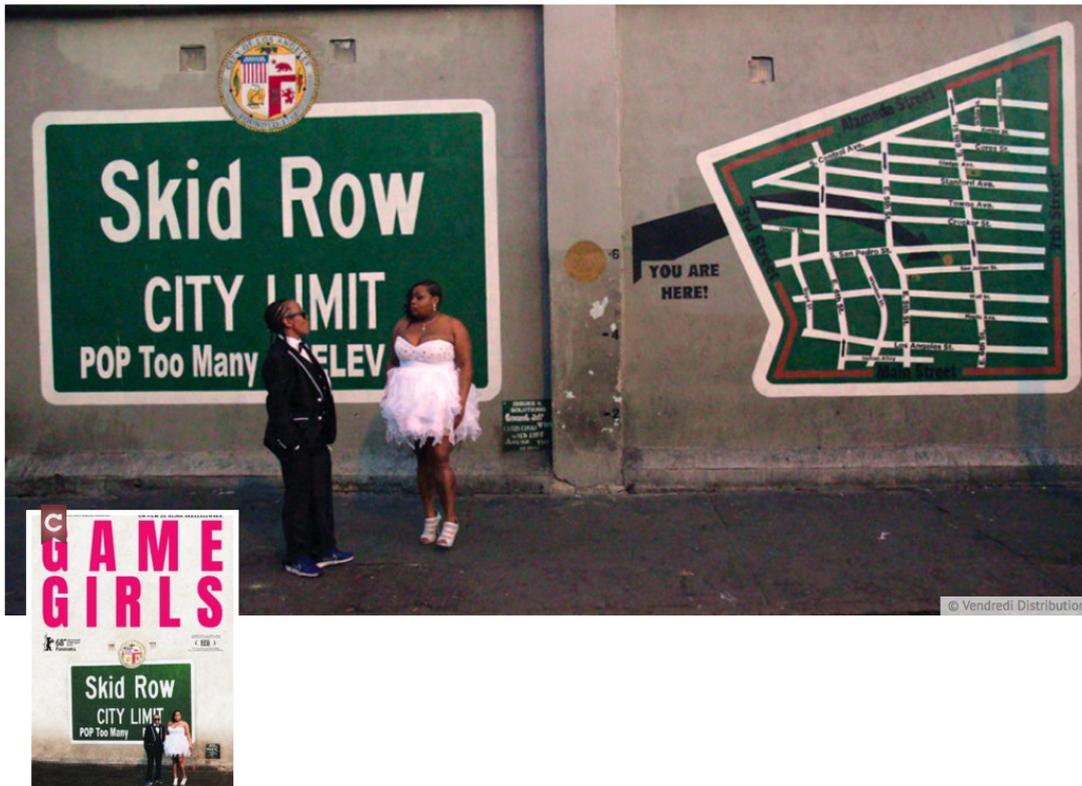
L'ÉMISSION

ÉMISSION 11 SAISON 02

Croque la vie !

Cette semaine dans Vendredi 14H, **Andréa Bescond** sauvée par la danse après un traumatisme d'enfance dans son film "*Les chatouilles*", **Pierre Niney** mué par une force spectaculaire pour se reconstruire dans "*Sauver ou périr*" de **Frédéric Tellier**, **Gaspard Ulliel** en proie à un désir de vengeance en pleine guerre indochinoise dans "*Les confins du monde*" de **Guillaume Nicloux** et une histoire d'amour rédemptrice dans l'enfer d'un quartier pauvre de Los Angeles dans le poignant documentaire "*Game Girls*".





DEBORDEMENTS, par Clément Graminiès

Game Girls

Installée depuis plusieurs années à Skid Row, un quartier difficile de Los Angeles connu pour être « la cité des anges déchus », la réalisatrice polonaise Alina Skrzyszewska y a fait la connaissance de Teri et Tiahna, un couple de femmes marginales au tempérament explosif. Sur un peu plus de trois ans, la réalisatrice a tourné plus de six cents heures de rushes, entremêlant le parcours de ces deux femmes vivant de minimas sociaux ou de petits trafics et la vie de ce quartier où erre un nombre incalculable d'âmes en peine, à la lisière d'un pays qui prône la réussite matérielle et ne souhaite pas regarder ce qui se passe sur les bas-côtés de l'autoroute du rêve américain. Ce sont ces images manquantes, cette part de l'histoire populaire des États-Unis, que la documentariste est allée capter en totale immersion, recueillant une matière qui, selon les dires de la monteuse, aurait pu donner naissance à trois films distincts. Mais plutôt que de compartimenter des thématiques aux échelles diverses (le couple, le théâtre thérapeutique auquel participent des femmes victimes de violences, le quartier dans son exubérance chaotique), le film réussit l'exploit d'offrir une synthèse déconcertante de cet impressionnant magma en une heure trente minutes. Tour à tour anecdotique ou capable d'une belle ampleur, totalement absurde ou profondément tragique, *Game Girls* est un objet foisonnant, empruntant bon nombre de chemins de traverse. Il aura fallu pour cela qu'Alina Skrzyszewska s'octroie la confiance de ces deux femmes qui ouvrent leur intimité sans la moindre réserve, laissant éclater leur pleine spontanéité, ne donnant que rarement l'impression qu'elles composent avec ce témoin tierce qu'est la caméra.

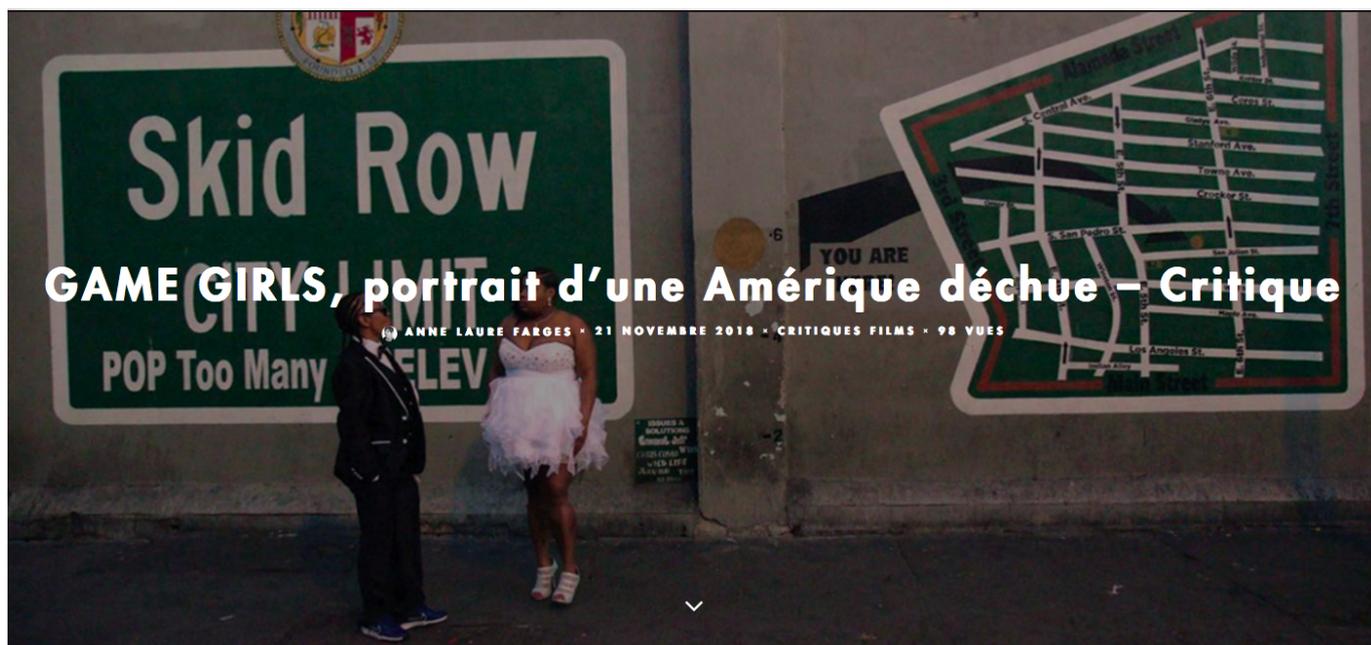
réalisé par Alina Skrzyszewska

En boucle

En s'ouvrant sur la libération de Tiahna après quelques mois d'incarcération et en se clôturant à quelques années d'intervalle sur les dernières minutes précédant celle de Teri, le film semble faire le terrible constat suivant : pour ces deux jeunes femmes déclassées qui n'ont pas de perspectives professionnelles viables et trouvent difficilement une stabilité émotionnelle, la prison apparaît comme un inévitable horizon qui revient par intermittences. Entre ces deux scènes qui se font fatalement écho, c'est tout le chaos de leurs deux existences qui se déploie. Tour à tour follement amoureuses ou en conflit ouvertement violent, Tiahna et Teri semblent n'être que le fruit de leurs tragiques histoires personnelles (des parents démissionnaires ou absents, une pauvreté chronique), venues buter sur le désengagement de l'État (l'échec scolaire, le chômage, un quartier tellement pauvre qu'il finit par ressembler à une prison à ciel ouvert). Comme elles, d'autres femmes participent à un atelier de théâtre thérapeutique qui ne vise qu'à aider les participantes à mettre des mots sur leurs blessures pour tenter d'avancer tant bien que mal. Toujours à juste distance des sujets qu'elle filme (des gros plans de profil dans les moments de confession, comme pour faire oublier la caméra, des plans d'ensemble lorsqu'il s'agit de filmer la vie du quartier, ce qui vaudra à la réalisatrice d'être violemment alpaguée par un cycliste), Alina Skrzyszewska ne fait preuve d'aucune complaisance envers ses sujets. Au point que l'entrée en matière peut s'avérer un peu ardue tant la relation qui nous est décrite paraît comme asphyxiante et les deux héroïnes difficiles à suivre dans leurs pérégrinations sinueuses : mais au fil des scènes, *Game Girls* s'affranchit de son parti-pris de départ pour explorer d'autres horizons et ouvrir le champ de la réflexion politique.

Des lieux, des hommes et des femmes

Si certaines scènes peuvent prêter à sourire (notamment la déambulation des deux jeunes femmes en habits de mariées en total décalage avec leur environnement), le malaise est néanmoins prégnant au-delà des difficultés de Teri et Tiahna. Que ce soit lors des manifestations Black Lives Matter ou le long de ces trottoirs encombrés de tentes de fortune où s'entassent les exclus du système, le documentaire révèle sans aucun volontarisme l'ampleur de l'échec de la politique américaine. À la faveur d'un voyage à Las Vegas que le couple organise et qui marquera l'occasion de s'extasier devant le gigantisme kitsch de la ville, *Game Girls* joue habilement des effets de contraste pour mieux souligner l'inextricable situation dans laquelle se situent les habitants de Skid Row. À l'image du centre d'affaires de Los Angeles, caractérisé par ses grattes-ciels visibles de partout, la réussite matérielle marque une perspective illusoire. Souhaitant s'émanciper de cet environnement dont elle ne supporte plus la violence, Teri est néanmoins ramenée continuellement à sa précarité, prisonnière d'innombrables démarches administratives et d'aides en tout genre, seul espoir pour elle de vivre dignement. Malgré cette multitude de détails très prosaïques qui conditionnent la situation matérielle des deux jeunes femmes, une bouleversante humanité ne cesse d'irriguer le film. À l'image de cette touchante confession de Tiahna qui, après un énième pétage de plombs de la femme qu'elle aime, sait trouver les mots pour comprendre sa souffrance sans jamais la juger. C'est que ces quelques déclassés qu'Alina Skrzyszewska filme avec une belle générosité ont fait de la solidarité et de l'empathie leurs armes pour résister au pire.



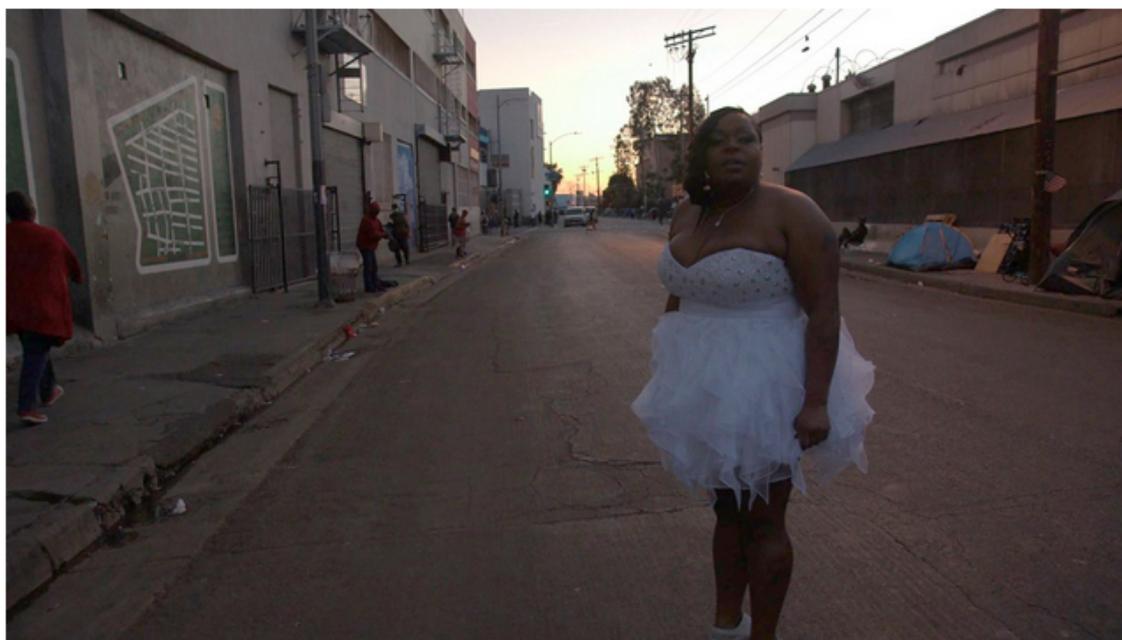
GAME GIRLS, portrait d'une Amérique déchue – Critique

ANNE LAURE FARGES • 21 NOVEMBRE 2018 • CRITIQUES FILMS • 98 VUES

En suivant une histoire d'amour chaotique entre deux femmes dans le quartier de Skid Row à Los Angeles, GAME GIRLS dresse un portrait intimiste d'une Amérique déchue.

Le film démarre sur une longue logorrhée nocturne de Teri, jeans baggy blanc sous les fesses, qui jure comme une folle et insulte tout le monde. Le décor est planté. Une rue avec des tentes de fortune, des murs taggés, des déchets éparpillés, des âmes perdues dans l'enfer de Skid Row, quartier insalubre et "capitale" des sans-abri de Los Angeles, renommé "cité des anges déchus". Nous sommes très loin de l'image carte postale des villas avec piscine qui caractérise d'habitude LA au cinéma.

Teri attend devant la prison où son amoureuse Tiahna est incarcérée depuis plusieurs mois pour trafic de drogue. Pas le choix pour survivre dans ce ghetto. *"Faut bien gagner un peu d'argent"*. Entre minima sociaux et débrouille solidaire, ces "anges déchus" tentent tant bien que mal d'accepter un destin qui ne laisse que peu d'horizon. Reste l'amour, parfois violent, parfois très tendre qui s'exprime comme une fleur sort du béton.



La réalisatrice **Alina Skrzyszewska** a vécu plusieurs années à Skid Row où elle a tourné son premier documentaire *Song from the Nickel* en 2010. Elle connaît donc bien ce quartier, ces hommes et ces femmes brisés. C'est en montant des ateliers d'art thérapie avec ces femmes, que la cinéaste a rencontré Teri. De son histoire d'amour avec Tiahna a émergé l'idée d'un film, à la fois portrait collectif d'une population en marge et récit d'un amour aussi tumultueux que salvateur.

Lors de ces ateliers, les paroles des femmes de Skid Row se libèrent. Elles ont vécu des tragédies familiales inconcevables. Chacune tour à tour raconte ses blessures, ses traumatismes en mettant en scène des petites figurines. Au-delà de l'émotion qui traverse ces confessions, les scènes d'atelier dévoile le terrible sort auxquelles leurs vies semblent les avoir condamnées d'avance.



Reste l'amour, parfois violent, parfois très tendre qui s'exprime comme une fleur sort du béton.

Alina Skrzyszewska a su trouver la bonne distance, celle qui lui permet de filmer ce couple atypique et bancal comme elle l'aurait fait dans une fiction. Elle sait aussi éloigner sa caméra et éviter ce qui pourrait devenir de la condescendance. Si parfois leur accoutrement ou leur manière violente de se parler peut prêter à sourire ou nous embarrasser une demi seconde, on est très vite rattrapé par leur histoire, leurs présences, leur combat pour se débattre dans cette jungle entre espoir, amour et déchirement. En filmant les deux amantes écorchées, *GAME GIRLS*, loin de tout jugement, témoigne de leur calvaire tout en réhabilitant leur dignité d'êtres humains animés par le même moteur universel : l'amour.

Le film évoque également le mouvement né en 2013, "*Black Lives matter*", les violences policières subies, les souffrances et difficultés incommensurables qui ponctuent leur quotidien et les détours presque inévitables vers la case prison. Comment survivre dans un lieu qui ne promet rien de meilleur ? Comment continuer à aimer et à croire en la vie ? L'une des réponses de *GAME GIRLS* semble se trouver dans la solidarité et la bienveillance qui continue de les relier au monde.

Anne Laure Farges



| Game Girls, d'Alina Skrzyszewska

L'éclat des exclus

PUBLIÉ LE 27 NOVEMBRE 2018

OLIVIER BARLET | CRITIQUE

En sortie le 21 novembre 2018 dans les salles françaises, *Game Girls* étonne, frappe, sidère et donne à réfléchir.

Ceux qui côtoient les exclus de la société savent la frustration de ne pouvoir y trouver sa place. Ces « cas sociaux » cumulent souvent les galères, familiale au départ, puis d'éducation, de travail, de logement. S'ils tentent de s'en tirer par des trafics, cela les mènent à la prison, qui les enferme encore davantage. Installées à Skid Row, un quartier de Los Angeles où se regroupent des sans-abris sous des tentes sur les trottoirs, à majorité Africains-Américains, Teri et Tiahna trouvent dans leur couple lesbien l'énergie de survivre. La réalisatrice Alina Skrzyszewska (qui a vécu à Skid Row et y a réalisé un documentaire *Songs From the Nickel*) les a rencontrées en organisant un atelier d'expression artistique à destination des *Game Girls*, ces femmes qui se retrouvent ainsi dans les rues.



Le film va alterner quelques témoignages saisissants issus de ces ateliers avec des scènes de quotidien de Teri et Tiahna qui avaient été préparées en atelier, et notamment leur tentative de s'installer en appartement grâce à une aide locale aux sans-abris pour s'extraire de leur

condition. Au-delà des mélopées alcoolisées de Teri qui crache au monde son mal-être, le focus est sur leur relation, comment elles se soutiennent et s'aiment tout en se chamaillant sans cesse. Elles participent aux manifestations du moment, comme *Black Lives Matter (la vie des Noirs compte)*. C'est justement ce qu'elles essayent de vivre : trouver les moyens d'exister malgré les blessures de la vie, développer leurs armes de survie.

Par leur verbe, leur habillement, leurs comportements, leur relation explosive à la Laurel et Hardy, Teri et Tiahna sont des phénomènes cinématographiques que l'on n'est pas prêts d'oublier. Cela pourrait être l'ambiguïté du film si cette recherche du spectaculaire était présentée comme un



spectacle. La relation de confiance établie avec les femmes et la volonté d'épouser les ambiances de leur environnement, souvent nocturnes, permet à la réalisatrice de trouver la juste distance entre une sociologie neutre et une trop grande proximité. Ce qui frappe dans ce film de femme sur les femmes est qu'elles sont plutôt montrées dans leur éclat, l'éclat qu'elles se choisissent pour retrouver leur fierté. Leur goût pour les fringues et l'élégance, notamment à l'occasion d'un mariage, fait penser aux sapeurs congolais : sans doute peut-on y voir la même volonté de retrouver une dignité qu'on leur a dérobée (au Congo via la colonisation, aux States via le racisme et la marginalisation). Elles sont telles qu'elles ont la volonté de se présenter (d'où la prise de bec de Teri avec un cycliste qui voulait s'attaquer à la camera), quitte à montrer aussi la violence de leurs conflits, violence à l'image de ce qu'elles ont vécu. Ce partage d'intimité ouvre le regard sur un monde des exclus largement invisible.

Que les marges du pays le plus riche du monde soient aussi rudes montre la dérive d'un système à deux vitesses, où les écarts de revenus ne cessent de se renforcer. C'est par leurs blessures et les terribles nécessités qu'elles doivent assumer que Teri et Tiahna interrogent cette réalité, mais aussi, comme ce film, par leur profonde humanité.

Critique : Game Girls

Publié le 20 novembre 2018



Le film suit Teri et sa petite amie Tiahna dans le monde chaotique de Skid Row, quartier de Los Angeles connu pour être "la cité des anges déchus." Un dilemme attise les tensions entre les deux femmes : s'il semble que Tiahna accepte de faire partie de l'économie souterraine de Skid Row, Teri est animée par une puissante volonté d'en sortir. Leur amour survivra-t-il à la violence de leur environnement, passé et présent ?



Game Girls
France, 2018
De Alina Skrzyszewska
Durée : 1h30
Sortie : 21/11/2018
Note : ★★★★★☆

JEUX DANGEREUX

« *Qui veut se mesurer à moi ?* » : Teri, l'une des héroïnes de **Game Girls**, bombe le torse et n'a peur de personne. Il faut au moins ça pour survivre à Skid Row, quartier chaotique de Los Angeles connu comme la capitale américaine des sans-abris et des abandonnés. « *Ici, les gens croient à l'entraide* » entend-on. Pourtant, une autre femme décrit Skid Row comme une mer peuplée de requins. La vérité est ici mais aussi là dans ce documentaire complexe et d'une poignante honnêteté.

Meth, crystal et cocaïne semblent à disposition sur les trottoirs où les différends se règlent à coups de poing. La réalisatrice Alina Skrzyszewska décrit pourtant une histoire d'amour, entre Teri et sa copine Tiahna. Le cinéma s'attarde rarement sur des lesbiennes noires, si rarement qu'il nous semble important de le signaler. Mais le cinéma s'attarde rarement sur de tels personnages tout court, à travers des scènes incroyables (comme toute la séquence du mariage) qui sembleraient impossibles à imaginer ou réussir dans une fiction. Ces moments-là valent de l'or.

Si **Game Girls** paraît si vivant, c'est grâce à ses héroïnes hors du commun ; c'est aussi grâce au traitement de Skrzyszewska qui ne les filme jamais comme des victimes. On raconte bel et bien le lieu et le terrible contexte, les manifestations contre les violences policières, les expériences horribles et sordides, la pauvreté extrême. Mais Teri et Tiahna ne sont pas réductibles à des objets d'une étude sociale. Ce sont des sujets qui débordent en permanence et empoignent la vie même quand celle-ci essaie de les mettre KO.

Le Polyester

Black Lives Matter ! Le slogan est scandé par une foule ici – mais ces vies noires comptent-elles vraiment ? Lorsque Tiahna cherche une robe de mariée, son catalogue semble entièrement rempli de blondes et blanches et toute autre personne est invisibilisée. Cela s'applique à Skid Row dans son ensemble, un bout d'Amérique mis de côté, où les vies ne semblent pas compter.

Teri et Tiahna, pourtant, comptent pour dix. Il y a quelque chose de bouleversant et révoltant dans **Game Girls**, dans ces destinées, ce déterminisme, cette réalité. Mais le film est bouleversant précisément parce qu'il ne va jamais chercher et forcer l'émotion. La vie va de case prison en case prison. Mais rien qui ne fasse disparaître celles et ceux qui s'entêtent à vivre malgré tout.

par Nicolas Bardot

« Game Girls », Teri et Tiahna, leur amour et leurs galères de femmes sans domicile fixe

Publié le 21 novembre 2018 à 11 h 00 min

Teri et Tiahna sont deux femmes noires qui vivent une histoire d'amour dans le quartier pauvre de Skid Row, à Los Angeles. La réalisatrice polonaise Alina Skrzyszewska a posé son regard sur leur histoire avec la distance nécessaire mais sans fermer les yeux sur la violence omniprésente. Un documentaire coup de poing qui émeut, fait sourire et réfléchir, décrypté avec sa réalisatrice.



Franck Finance-Madureira
 @FMFranck

Skid Row, Los Angeles, est le quartier qui regroupe le plus de personnes sans domicile fixe aux États-Unis. Il sert de toile de fond à *Game Girls*, un documentaire à la narration brute. L'histoire de Teri, femme noire lesbienne et de son couple avec une autre SDF, Tiahna.

La réalisatrice Alina Skrzyszewska a vécu au cœur de cette aire de désespérance et en avait fait le sujet de son premier documentaire, *Songs from the nickel*, en 2010. : « J'ai vécu à Skid Row de 2006 à 2008 », explique-t-elle à Komitid. « J'y ai réalisé mon premier film sur mes voisins, des hommes, dans une sorte d'hôtel social qui héberge les SDF. J'ai eu très envie de parler des femmes dans ce quartier et j'ai voulu pour cela mettre en place ces ateliers pour ouvrir sur un travail plus collaboratif et une vision plus précise de leurs vies. J'ai trouvé notamment une thérapeute, la formidable Dr Mimi Savage qui a accepté d'animer cet atelier qui a duré 18 mois, deux fois par semaine.

C'est donc grâce à la mise en place d'un atelier de thérapie par l'art et le jeu destiné aux femmes de Skid Row qu'elle fait la connaissance de Teri, héroïne *bigger than life*, aux réflexes de macho, addict à l'alcool et aux drogues qui circulent au grand jour dans le quartier. « Teri était là dès le premier jour, se souvient la réalisatrice, et c'est comme ça que je l'ai rencontrée sans savoir encore que j'allais me concentrer sur son histoire et sur son histoire d'amour. Elle était célibataire à l'époque et moi je pensais suivre plusieurs personnages. Mais les deux ensemble sont une représentation de l'amour et du courage dans ce contexte difficile ».

« Je n'ai pas débarqué dans leur intimité avec ma caméra, les choses se sont faites petit à petit, en traînant ensemble quand elle m'y invitaient »

C'est Teri, sa verve alcoolisée et colérique, qui ouvre le film. Et c'est l'histoire de son couple avec Tiahna, qui sort de prison qu'Alina Skrzyszewska raconte dans *Game Girls*, avec la distance nécessaire : « *Je n'ai pas débarqué dans leur intimité avec ma caméra, les choses se sont faites petit à petit, en traînant ensemble quand elles m'y invitaient. Parfois, quand Tiahna était en colère contre Teri, elle ne voulait plus faire partie du film. Il y a eu des hauts et des bas. L'engagement de Teri n'est pas*

politique, mais elle est très présente dans la communauté lesbienne noire underground de Skid Row. Tiahna, elle, est dans une sexualité plus fluide. Teri était donc la plus motivée par le projet car elle avait envie de parler, de s'exprimer et d'accomplir, de terminer quelque chose. C'était un engagement fort et important pour elle de faire partie d'un projet qu'elle considérait comme positif et de montrer, particulièrement à sa famille, combien son histoire doit au rejet de qui elle est, de sa sexualité, et à la façon dont elle a été jetée à la rue alors qu'elle n'avait que 16 ans ».

Scène de mariage et scène de ménage

Les scènes de la vie de nos deux héroïnes ne sont jamais tièdes, et n'évitent pas les yoyos émotionnels, à l'image de cette scène de mariage, à la fois drôle et bouleversante ou de cette scène de ménage terrifiante de violence qui a failli ne pas être gardée dans le film, comme l'explique la réalisatrice. « *J'ai dû me poser beaucoup de question au moment du montage, notamment sur la séquence de violence entre elles, lors de leur voyage à Las Vegas. Je ne me sentais pas à l'aise au sujet de cette séquence, j'hésitais sur la question d'intégrer cette scène ou non et c'est Tiahna qui a insisté et qui m'a convaincue de la nécessité cruciale de la faire figurer car c'était la réalité de leur vie et il ne fallait pas masquer cet aspect. C'est important de montrer que cette violence trouve aussi sa place dans l'intimité du couple. Je me suis posé la question du voyeurisme notamment dans la représentation de Teri qui est une personne très gentille mais capable d'accès de violences. Mais il y a toujours eu des conversations avec toutes les participantes sur les éléments avec lesquelles elles se sentaient à l'aise ou pas, et j'ai beaucoup échangé avec le Dr Mimi Savage sur ces points précis. Par rapport à la drogue, j'ai toujours évité de tourner des plans qui pouvaient leur être reprochés par la police ou la justice et représenter un danger pour elles, cela a été ma limite ».*

Volonté de vérité et de profondeur

La question du point de vue est presque un thème du film, chaque plan, chaque scène, interrogent sur la représentation des personnes filmées ainsi, sans filtre, dans leur vie quotidienne, sur la façon dont le public peut percevoir ce qu'il reçoit. Mais la vision d'Aline Skrzyszewska a été guidée par une volonté de vérité, de profondeur, comme une marque de respect pour ses protagonistes : « *Ce genre d'histoire dans ce genre d'endroit est, habituellement, raconté dans la perspective de la rédemption. Je voulais éviter ça et montrer une réalité qui n'est pas linéaire, rien n'est vraiment résolu à la fin, je voulais quelque chose de viscéral, qui permette au public d'être au plus près. Je voulais surtout raconter une histoire d'amour et mettre au premier plan celles et ceux qui sont habituellement au second plan et les traiter avec le même souci de complexité, de respect et d'empathie* ».

Pari gagné. *Game Girls*, film direct, fuit les schémas sociologiques et scénaristiques habituels pour faire de ses femmes hors-normes et underground des héroïnes de cinéma.



Konbini®

Docu : Game Girls ou l'amour sans filtre dans les rues de Skid Row

Le documentaire *Game Girls* suit le quotidien de Teri et Tiahna, deux jeunes lesbiennes vivant dans le quartier le plus délabré de Los Angeles. Rencontre avec la réalisatrice Alina Skrzyszewska.



(© Films de Force Majeure)

À Skid Row, les tentes et campements de sans-abri tapissent les murs et les trottoirs alors que les patrouilles de police fourmillent à chaque coin de rue. Ce quartier de Los Angeles semble concentrer tous les maux des États-Unis : la pauvreté, la délinquance, le trafic de drogues, l'addiction. L'écrivain Charles Bukowski, un habitué du coin, le décrivait ainsi dans un documentaire de 1990 : "*Skid Row est un lieu où les gens sont mutilés, presque morts, créatures rampantes et délaissées.*"

Pourtant, la réalisatrice Alina Skrzyszewska ne laisse pas la violence prendre toute la place dans *Game Girls*, son troisième documentaire. Son film raconte une histoire d'amour : celle de Teri Rogers et Tiahna Vince, alors qu'elles essaient de dépasser leurs différences de caractère et l'environnement dans lequel elles évoluent.

Game Girls prend la forme d'une boucle, il s'ouvre et se referme sur la sortie de prison de chacune des protagonistes, d'abord Tiahna, puis Teri. Entre temps, le spectateur découvre le quotidien des deux amoureuses dans ce monde hostile et décadent. Mais plutôt que d'exacerber la précarité qui règne dans la zone, la réalisatrice en fait ressortir toute la vie et la chaleur humaine.



Le ton devient même comique par moments, par exemple au cours d'une scène où Teri se confie à une amie. Pendant que celle-ci lui tresse les cheveux, Teri parle de ses chagrins et ses problèmes d'amour. L'autre, sans vraiment donner de conseil, répond en parlant de ses propres problèmes d'amour. Ainsi se superposent deux récits qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre mais qui, pourtant, semblent réconforter chaque partie.

Mais le documentaire va plus loin. La caméra d'Alina Skrzyszewska ne s'arrête jamais de tourner, donnant l'impression au spectateur d'avoir accès au moindre détail de la vie des personnages. Et pour tout moment de tendresse entre les deux amoureuses, il y a un moment de tension, un accrochage, une dispute. La réalisatrice va jusqu'à montrer une scène de violence conjugale entre Teri et Tiahna.

De passage à Paris pour la première de *Game Girls*, la réalisatrice Alina Skrzyszewska nous a raconté comment ce projet a pris forme, de sa genèse, il y a plus de six ans, à sa sortie, mercredi dernier.

Konbini | Bonjour Alina ! Pourrais-tu décrire Skid Row ?

Alina Skrzyszewska | Oui. Skid Row concentre énormément de sans-abri dans un même quartier. La zone est très lourdement surveillée par la police, c'est donc presque une zone militarisée. Mais le plus intéressant, c'est que Skid Row est aussi une communauté qui a vécu beaucoup de changements ces dernières années. Plus récemment, c'est devenu un lieu de militantisme.

Aujourd'hui, il y a des intérêts financiers très importants dans cette zone. Skid Row se trouve entre deux quartiers qui rapportent beaucoup d'argent, et il faut le traverser pour passer d'un quartier à l'autre. Alors bien sûr, [les investisseurs] veulent s'en débarrasser. Il y a un mouvement fort pour préserver le quartier.

***Game Girls* propose un regard nouveau sur un quartier connu pour sa pauvreté et sa criminalité. Quels sont les éléments que vous vouliez mettre en lumière dans ce film ?**

C'est un lieu complexe dans lequel coexistent toutes sortes de personnes. Ce qui était important dans le film, c'était de montrer une relation parce que, souvent, quand on parle de Skid Row, on s'imagine des individus drogués, qui n'ont pas de relations humaines directes. Mais ça n'était pas le cas des personnes que j'ai rencontrées. Les gens avaient des relations fortes dans leurs vies et c'est ce qui les animait. Je voulais montrer une interaction pleine d'amour entre des gens.

Quel a été votre premier contact avec Skid Row ?

Adolescente, j'ai passé un an dans le sud de Los Angeles et je lisais Charles Bukowski qui parlait beaucoup de Skid Row, et d'endroits similaires à travers le pays. Ça m'a fascinée. La première fois que je suis allée là-bas, c'était vraiment une expérience extraordinaire, une sorte de vision choquante.

En 2006, j'ai appris que les gens vivaient dans de vieux hôtels. C'était le loyer le moins cher que tu puisses trouver à Los Angeles. Alors j'ai déménagé là-bas et j'ai appris davantage sur le quartier.



© Film de Teri Muirol



Est-ce que votre vision du lieu a changé après tout ce temps ?

C'est difficile de répondre à cette question. Parce que Skid Row a beaucoup changé, mais en même temps, c'est resté le même endroit. Ma relation avec le lieu s'est développée et maintenant ma perception est plus complexe.

C'est comme si tous les jours tu avais un million de moments où tu découvres quelque chose. C'est tellement un endroit riche et compliqué, tu y trouves des personnes très complexes. Tu es constamment en train d'apprendre quelque chose de nouveau sur cet endroit.

C'est un endroit violent, c'est un endroit sale, tout ça est vrai. Mais il y a des gens merveilleux ! Des gens qui ont vécu des expériences très intenses et qui ont quelque chose à partager.

Vous avez commencé le film en menant des ateliers avec des femmes du quartier. Pouvez-vous m'en dire davantage ?

L'idée vient du documentaire précédent que j'avais tourné dans le même quartier. J'avais eu des conversations avec mes voisins, et ce n'étaient quasiment que des hommes. Dans ces hôtels, il n'y a presque pas de femmes. Alors, j'ai voulu faire un film sur des femmes.

J'ai mis quelque temps à concrétiser l'idée parce que je ne voulais pas que ce soit juste de l'observation. Il y avait un réel danger à dépeindre les femmes comme des victimes, c'est assez commun dans les histoires qui parlent de pauvreté, et je voulais rester à l'écart de ça. Moi je voulais montrer la complexité de chaque individu.

Je voulais que ce soit un processus collaboratif avec des femmes qui fassent le film. J'ai découvert la "thérapie par le théâtre" et j'ai trouvé une thérapeute, Emma Savage, qui a accepté de mener les ateliers. On les a annoncés dans le quartier et c'était clair depuis le départ que nous allions filmer les ateliers.

Je savais qu'une grande partie des vidéos des ateliers ne termineraient pas dans le film, mais je voulais créer un environnement dans lequel la caméra fasse partie de la scène et de ce processus thérapeutique.

Vous avez décidé de centrer votre film sur un couple. Parmi toutes les femmes que vous avez rencontrées, pourquoi choisir Teri et Tiahna ?

Teri était là depuis le premier jour. Il y avait 25 ou 30 femmes ce jour-là. Elle était hyper excitée. À l'époque, Tiahna et elle n'étaient pas ensemble. Tiahna ne venait pas encore aux ateliers mais je l'avais rencontrée dans la rue.

Quand elles ont commencé à sortir ensemble, leur relation est devenue la protagoniste du film.

Teri est réellement la force motrice derrière tout ça. Elle m'appelait, m'invitait à faire des choses, m'emmenait avec elle dans ses aventures. Pour elle, c'était clair qu'elle voulait s'habituer à la caméra. Elle voulait créer quelque chose. Elle s'est complètement engagée dans le projet. Elle était presque comme une évangéliste de rue pour *Game Girls*. Elle le racontait à tout le monde.

Mais le but de toute l'histoire était de rapprocher les gens. *Game Girls* c'est une histoire sur "nous", une histoire dans laquelle tout le monde est censé pouvoir s'identifier, c'est pour ça que je voulais une histoire d'amour.



(© Films de Force Majeure)

Votre film dresse un portrait très intime de leur relation. Est-ce que vous aviez fixé des limites quant à ce que vous pouviez filmer ou non ? En particulier, la scène où Teri et Tiahna se disputent et se battent. Est-ce que, en montant le film, vous avez pensé à couper cette scène ?

Kelly, la productrice US, et moi voulions filmer une scène où elles vont à Las Vegas pour s'amuser, s'échapper et se détendre. Mais ce n'est pas du tout ce qu'il s'est passé.

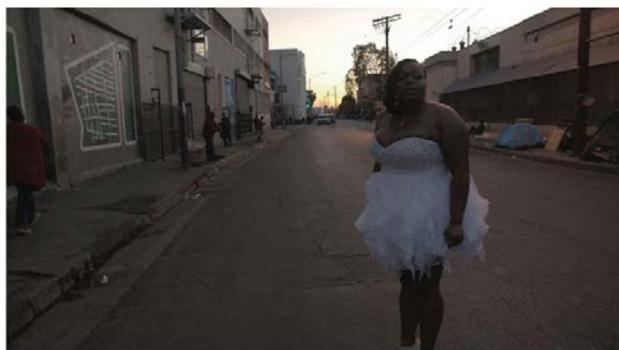
Déjà quand on conduisait vers Las Vegas, elles se sont disputées dans la voiture. On est arrivées à l'appartement et la dispute continuait. Il faut que vous imaginiez que cette dispute a duré des heures. Kelly et moi cherchions une solution. Qu'est-ce qu'on fait ? On ne pouvait pas appeler la police parce qu'elles se seraient fait arrêter toutes les deux, pour plusieurs raisons. Les voisins avaient tous fermé leurs portes. Tout le monde nous entendait mais personne ne savait ce qu'il se passait. [Kelly] et moi ne voulions pas partir parce qu'il nous semblait plus dangereux de les laisser.

Je crois que la décision de filmer est venue de l'idée que peut-être elles arrêteraient si on filmait. On s'est dit qu'elles ne voudraient pas montrer une situation de violence conjugale. Au contraire, ça ne les a pas du tout arrêtées. Kelly m'a dit par la suite que je filmais et je pleurais en même temps, mais je ne m'en souvenais pas. Finalement, ça s'est éteint progressivement. C'était très dur de faire ça.

Après, la question était : *"Allons-nous garder la dispute dans le film ?"* Tiahna m'a convaincue de la garder. Elle disait que c'était très important que ce soit là parce que c'était la réalité et que ça n'avait aucun sens d'essayer de la cacher.

Je crois qu'elle a raison. C'est difficile, mais c'est important de faire face à cette réalité et de comprendre que la violence peut s'infiltrer dans l'intimité de nos relations.

On avait aussi du feedback des femmes à l'atelier. Personne n'a pensé qu'on devait enlever la scène.



(© Films de Force Majeure)



Quelles sont les premières réactions du public à votre film ?

Les réactions sont extrêmement différentes selon les publics, parce que c'est un film très ouvert. Il ne vous dit pas vraiment quoi penser. Il vous montre une situation et vous fait vivre une expérience émotionnelle forte.

Par exemple, les gens de Skid Row ou ceux qui sont plus familiers avec cette culture s'amuse beaucoup en regardant le film. Ils retiennent davantage le côté comédie.

Pour ceux qui ne connaissent pas, c'est plus de la consternation, de la peur même.

Ça dépend de votre vision du monde !

À quoi ressemble votre relation avec Teri et Tiahna maintenant que vous avez fini de tourner et que le film est sorti ?

Évidemment, on passe moins de temps ensemble que quand on tournait, mais oui, nous sommes encore très proches. Teri est la plus active de tous dans la promotion du film. Elle termine sa probation et effectue un séjour dans un centre de désintoxication jusqu'en décembre.

Tiahna et Teri ne sont plus ensemble actuellement mais elles sont restées en bons termes. Elles s'entendent bien, c'est agréable.

Par [clara hernanz](#), publié le 26/11/2018



LIBERATION

https://next.liberation.fr/cinema/2018/11/20/game-girls-dans-les-aleas-de-skid-row_1693229

LIBERATION - HUMEURS NOIRES

<http://humeursnoires.blogs.liberation.fr/2018/11/26/game-girls-la-violence-au-coeur-de-la-vie-des-femmes/>

LE MONDE

https://www.lemonde.fr/cinema/article/2018/11/20/game-girls-une-histoire-d-amour-a-skid-row_5385812_3476.html?xtmc=game_girls_alina&xtcr=2

https://www.lemonde.fr/cinema/article/2018/11/20/alina-skrzeszewska-cineaste-je-ne-voulais-montrer-ces-femmes-ni-comme-des-victimes-ni-dans-leur-excentricite_5385853_3476.html?xtmc=game_girls_alina&xtcr=3

https://www.lemonde.fr/cinema/article/2018/11/21/amanda-un-suicide-et-skid-row-une-semaine-au-cinema_5386280_3476.html?xtmc=game_girls_alina&xtcr=1

TELERAMA

<https://www.telarama.fr/cinema/films/game-girls,n5836947.php?ccr=oui>

POLITIS

<https://www.politis.fr/articles/2018/11/game-girls-quand-on-na-que-lamour-39625/>

L'OBS

<https://www.nouvelobs.com/cinema/20181116.OBS5553/hard-eight-amanda-les-films-a-voir-ou-pas-cette-semaine.html>

PREMIERE

<http://www.premiere.fr/index.php/film/Game-Girls>

E-CINEMA

http://bit.ly/Game_Girls_E_CINEMA

NOVA

podcast : <https://www.deezer.com/fr/show/64892>

<http://nova.fr/podcast/pop-corn/game-girls-dalina-skrzeszewska>

FRANCE CULTURE

podcast : <https://www.franceculture.fr/emissions/une-vie-dartiste/une-vie-dartiste-du-samedi-24-novembre-2018>

AFRICULTURES

<http://africultures.com/game-girls-dalina-skrzeszewska-14503/>

LE BLOG DU CINÉMA

<https://www.leblogducinema.com/critiques/critiques-films/game-girls-portrait-dune-amerique-dechue-critique-872970/>

CRITIKAT

<https://www.critikat.com/actualite-cine/critique/game-girls/>

KONBINI

<https://www.konbini.com/fr/cinema/game-girls-lamour-sans-filtre-dans-les-rues-de-skid-row>

KOMITID

<https://www.komitid.fr/2018/11/21/game-girls-teri-et-tiahna-leur-amour-et-leurs-galeres-de-femmes-sans-domicile-fixe/>

LE POLYESTER

<http://www.lepolyester.com/critique-game-girls/>